

Le puits

Ahmed Khachaïï

Volume 14, Number 1-2 (79-80), 1972

Poètes du Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30645ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Khachaïï, A. (1972). Le puits. *Liberté*, 14(1-2), 152–156.

Le puits

Blessure béante et sale, le puits s'ouvrait là, dans une zone dangereusement molle qu'on avait consolidée par quelques blocs de pierres, îlots abrupts semés sans ordre.

Intrigués par son espèce d'eau, mouches, moustiques, guêpes, abeilles, libellules le survolaient volontiers d'assez haut, mais préféraient se poser alentour pour regarder monter la vapeur bleuâtre et dense que, tel un volcan, il dégageait au moment où le soleil le visait de ses rayons.

Les habitants du lieu — grande place à l'indécise figure géométrique au bord de laquelle avaient poussé des maisons identiques et uniformément vertes — y jetaient toutes sortes de détritrus.

C'était la fosse à ordure idéale qui, ne laissant rien flotter de ce qu'on y lançait, dissolvait rapidement et engloutissait à jamais l'objet le plus insubmersible.

Pour une fois, cependant, le puits faillit à son habitude.

Ce matin-là — le jour paraissait à peine — le fils du boucher (enfant fouineur et furtif que son père, lent à quitter le lit, obligeait à se lever tôt pour ouvrir la boutique) avait porté à grand-peine une énorme bassine pleine d'entrailles pourries qu'il s'apprêtait à déverser dans le puits.

Ployant sous le faix, il s'était arrêté pour reprendre son souffle, quand, relevant son nez narines béantes, il vit deux pieds, aux jambes entrecroisées, et qui dépassaient du puits, les talons profondément fichés dans la boue.

De saisissement, la bassine lui glissa des mains et étala, avec un bruit flasque et métallique, son contenu.

Brisé en deux, à perdre l'équilibre, il regarda encore une fois, puis, pris d'une folle envie de détalier, buta contre la bassine, se fit très mal, tenta deux fois de l'enjamber, monta dessus finalement et, avec une vélocité de sloughi, rentra chez lui avec des cris de chacal.

Son père, réveillé en sursaut, se vit dans l'obligation de se lever. Vêtu de sa seule « abaya »* et pieds nus, il alla aviser le plus proche de ses voisins, le cafetier, qui somnolait, assis, attendant que son eau pour le café et pour le thé bouille, et que d'éventuels clients arrivent.

L'eau, déjà plus que bouillante, débordait.

Les clients se dénombraient en un seul, toujours le premier à cette heure aurorale, en l'occurrence le boucher, d'habitude un peu moins matinal, mais plus bruyant et mystérieux que jamais.

Le cafetier, moitié éveillé, moitié endormi, s'entendit intimer par cet ouragan :

— Debout ! debout ! Le malheur est à ta porte et tu dors encore ! Vite ! vie ! Donne-moi un café ! donne-moi un verre d'eau ! et écoute que je te raconte la catastrophe . . .

Dégoulinant, on le retira du puits, sa grosse pierre encore pendante à la corde.

Les trois harkis le lâchèrent, quatre pas plus loin, entre deux flaques, sur le trottoir. L'un d'eux tira de sa poche un grand mouchoir jaune et se moucha, pendant que les deux autres grattaient leurs souliers pleins de boue sur le pavé.

C'était jour de marché et, tout naturellement, il y avait foule. Une foule silencieuse et curieuse, mais qui en avait vu d'autres.

* Vêtement de nuit.

Une femme était là, au premier rang,
qui s'avança vers le
corps, ôta le voile noir qu'elle portait et en recouvrit la dé-
pouille.

Elle voulut repartir. Le harki au mouchoir jaune lui barra le passage :

— Le reconnais-tu ?

— Je ne l'ai vu qu'une fois. Il portait un uniforme. Votre uniforme ou le leur. Je n'ai jamais discerné leurs différences. C'était la nuit et il m'a parlé un moment.

Les autres s'étaient rapprochés un peu plus pour entendre. Certains souriaient.

— Toi, je te connais mieux. Tu n'étais pas comme ça. Les yeux toujours baissés sur ton livre, tu passais ton temps à lire à haute voix, assis à même le sable. Je te croisais en revenant de la source. Je déposais ma jarre devant toi. Tu y buvais ou te lavais les mains et le visage, puis me la rendais sans un merci, évitant mon regard. Un matin je ne l'ai pas vu. Ni les suivants.

Maintenant il y a une route goudronnée, et la source est tarie.

Maintenant je ne vais plus par là-bas.

Maintenant tu as dû mourir, autant que celui-ci.

J'ai pleuré. Tu es le premier mort pleuré. Longtemps parce que le seul. Puis bien d'autres sont morts devant mes yeux. Je n'avais plus le temps de te pleurer. Ni toi. Ni eux.

Eux, il fallait les ramasser, les ramener, leur redonner visage de mort. Eux, il fallait les laver, les habiller, les veiller. Eux ne demandaient qu'une nuit de silence. Eux, il fallait les mettre en terre, d'où ils ne sont jamais revenus.

Mais, toi, pourquoi reviens-tu, et dans cette tenue, alors que tu avais la plus blanche des djellabas ?

(Le harki se taisait.

La femme disait « tu » et « toi » mais ne le regardait plus et s'adressait comme à la foule. Certains s'étaient assis et fumaient, songeurs.)

Ta djellaba, dans plus d'un sommeil, vient encore rôder en mes rêves. Blanche dans le noir goudron du ciel, elle descend, battant des manches. Une fois au sol, elle s'enfle, s'enfle. Un vent froid souffle dans mes oreilles et la gonfle démesurément. Et c'est comme si la terre, prenant le mors aux dents, tournait sur elle-même furieusement, obligeant le grand habit blanc à la chevaucher, en larges foulées, un saut en avant, un saut en arrière, en une danse vacillante et immense dans le tournoiement.

Et le tournoiement cesse brusquement. Croule la djellaba, lentement recroquevillée, flamme privée d'air qui s'affaisse sans étincelles. C'est une mare de sang dans laquelle je mouille mes doigts que je suce. Sang doux, avec, en même temps, un goût de sable. Les mangeurs de dattes savent bien de quoi je parle. Un palmier.

Tu étais palmier et devais continuer à pousser plus haut, même si tout le reste de la palmeraie avait dû être sacrifié pour que tu n'aies pas d'ombrage, toi qui n'en acceptais aucun.

Ta place est désormais vide.

Les autres palmiers n'ont pas bougé. La palmeraie, depuis, a prospéré et donne, quatre fois l'an, les dattes les plus grosses, les plus charnues de la région. Le marché est ici chaque jour.

On y vend des dattes, rien que des dattes. Elles sont devenues la seule matière rentable. Le seul produit sur lequel, sans honte, chacun spéculé et retire le maximum d'argent. Les autres marchandises s'échangent. L'argent aussi s'échange.

On donne une grosse poignée de pièces contre un billet. Un seul. Propre ou sale, neuf ou déchiré, sec ou mouillé. Un seul pour une

grosse poignée de pièces, de toutes les tailles, de tous les poids.

Dis !

Combien t'a-t-on donné de billets pour te changer ainsi? Et, pour chaque billet échangé, quel est le poids de pièces rendues ?

Sûrement de quoi te peser toi, entier, et moi es tous ceux-là, à très bon poids !

Et cet amas de pièces suffit à nous ensevelir . . .

Elle continua longtemps, longtemps . . .

Le mort restait étendu, oublié. Très tard, on y revint enfin, pour l'emporter bien vite, enroulé dans le drap noir.

Personne ne chercha sérieusement à découvrir qui l'avait mis dans le puits. Mais entre eux, les UNS disaient des AUTRES : — C'est sûrement EUX qui ont fait le coup . . .

Les AUTRES disaient la même chose des UNS . . .

Le puits, quant à lui, à partir de ce matin-là, refusa de continuer son traditionnel office. A bout d'arguments et de tentatives pour le déboucher, un jour on le combla de terre . . .

. . . et y poussa, sans que quiconque ait rien semé, un arbre, au tronc rapidement grand et massif, au feuillage épais sous l'ombre duquel tout le monde depuis vient s'asseoir.

Cet arbre nul n'a su le nommer.

Cet arbre, de plus en plus vénérable, qui ressemble à un chêne.